« Une sécurité contre l'absence, la nuit, le néant. »

Logique du deuil dans un cas de psychose

Hervé Castanet

Gladys a trente-huit ans[1]. Après des études de philosophie, elle est devenue institutrice dans un village. Je la reçois depuis douze ans deux fois par semaine en face à face au titre de la cure psychanalytique. Elle s'est toujours refusée à prendre des médicaments et n'a jamais été hospitalisée pour son état psychique. Depuis douze ans, Gladys ne dit qu'une chose, strictement qu'une chose, sans exception, séance après séance : elle n'a pas su faire avec la mort de sa mère, décédée d'un cancer, lorsqu'elle avait trois ans et depuis – elle l'exprime ainsi – elle est « en dépression ». Aujourd'hui, elle a un mari et deux enfants encore jeunes. Ils forment une famille sans histoire. Ce qui lui fait impasse sévère c'est cette autre famille dont elle est la fille, cette *famille trouée* par la mort de sa mère qu'aucun travail de deuil n'arrive à recoudre. La famille de Gladys est une plaie ouverte. Qu'apporte (et qu'a apporté) la psychanalyse à cette patiente psychotique ?

Deuil et affect dépressif

En 1915, dans un texte célèbre, « Deuil et mélancolie », Freud écrit : « Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée. […] Il est aussi très remarquable qu'il ne nous vienne jamais à l'idée de considérer le deuil comme un état pathologique et d'en confier le traitement à un médecin bien qu'il s'écarte sérieusement du comportement normal. Nous comptons bien qu'il sera surmonté après un certain laps de temps, et nous considérons qu'il serait inopportun et même nuisible de le perturber »[2]. Jacques Lacan, dans son Séminaire *L'angoisse* commente cet article et précise : « […] le sujet du deuil a affaire à une tâche qui serait de consommer une seconde fois la perte de l'objet aimé provoquée par l'accident du destin »[3]. Cette tâche a rapport essentiellement avec *i(a)* « par quoi est narcissiquement structuré tout amour, en tant que ce terme implique la dimension idéalisée […] »[4]. Autrement dit, dans le deuil, l'objet *a* reste sous la barre et demeure fondamentalement inaperçu du sujet. « Le deuil [dira Jacques-Alain Miller] répond à la perte de l'objet petit *a* par un carnaval imaginaire et narcissique […] »[5]. L'objet petit *a* est cerné dans le deuil mais aussitôt recouvert scopiquement par l'image *i(a).* L'énumération minutieuse des détails imaginaires liés à l'objet aimé par le survivant en témoigne. Cette tâche accomplie, même dans des deuils sévères, Freud la dit « non pathologique »[6] puisque « […] le moi après avoir achevé le travail du deuil redevient libre et sans inhibition »[7]. Dans cette hypothèse, c'est le triomphe du moi !

Cependant, Freud appellera « deuils pathologiques », les deuils insurmontables pour lesquels le temps qui passe ne produit aucun effet. Le travail de deuil n'advient pas ; la libido ne se

---

[1] Conférence donnée à la Section clinique de Clermont Ferrand, le 26 novembre 2011.
[2] Freud S., « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, Folio-essais, 2003, p. 146.
[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 387.
[4] *Ibid.*
[5] Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n° 59, Paris, Navarin/Seuil, 2005, p. 99.
[6] Freud S., « Deuil et mélancolie », *op. cit.*, p. 147.
[7] *Ibid.*, p. 148.

sépare pas des signifiants attachés à l'objet : « l'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi »[8], selon la formule freudienne appliquée à la mélancolie. Le recouvrement de *a* par *i(a)* échoue. C'est donc, dans ces cas-là, petit *a* qui commande – il n'est plus séparable. Comme l'énonce Lacan : « C'est l'objet qui triomphe »[9]. L'affect dépressif, trans-structural, trouve en ce point son ressort d'apparition. Les structures cliniques le particulariseront. Seront ainsi à distinguer cliniquement la dépression du névrosé (voire du pervers) qui advient lorsque le sujet cède sur son désir pour la jouissance et la dépression psychotique qui va radicalement jusqu'au rejet de l'inconscient. Une clinique différentielle du sujet affecté par son objet *a*, c'est-à-dire par son vide pris ou non dans la signification phallique, s'en déduit.

Le vide tapissé de déprime.

Repérons à partir du cas clinique de Gladys quelques effets de ce triomphe du *a* et du traitement que l'analyse permet en réduisant l'objet malgré le rejet de l'inconscient en jeu. Cette jeune analysante choisit de vivre plutôt que de se tuer ; elle choisit de travailler, d'avoir un mari, de consentir à donner naissance à deux enfants plutôt que « de rester là à ne rien faire, en plaquant tout, à fuir dans le futur », selon ses propres termes.

Gladys utilise pour elle-même un mot du langage commun qui a aussi un statut dans la science : la dépression. Il s'agit pour nous, dans la psychanalyse, de ne pas oublier le statut idéologique de ce terme et d'affirmer, je cite J.-A. Miller, que « l'usage contemporain du terme de dépression, terme évidemment fourre-tout, fait ici symptôme du rapport au réel quand il s'avère dans la clinique comme l'impossible à supporter »[10]. Nous ne dirons pas que Gladys est déprimée ou dépressive, nous ne mesurerons pas les variations quantitatives de ses états d'âme. En revanche, nous interrogerons quel réel de jouissance impliqué par l'objet *a* se trouve engagé pour elle et comment elle peut le traiter dans sa cure – pas sans le transfert.

La psychanalyse de Gladys s'agence autour de cycles : pendant des mois, elle décrit son état de grave mal-être. Puis, du jour au lendemain, sans palier ou transition, elle sort de cet état pour, immédiatement, en témoigner enjouée : « Voilà, je vais bien ». Quelques semaines après – parfois deux ou trois mois – elle replonge, toujours sans palier ou transition, dans son « néant », comme elle le dit. Cinq ou six cycles de ce type ont jalonné ses douze ans de cure.

Son mal-être constant se déplie comme *désêtre* : « Je suis très mal, mon état se dégrade – plus envie de rien, très fatiguée, pas la pêche. Je ne trouve pas d'issue, je n'ai plus envie, je n'ai pas été dans la vie ». Elle poursuit : « Ma déprime est une entaille qui a atteint les couches profondes ; il me semble que j'ai toujours été déprimée, comme un tapis au fond de moi. Je suis tapissée de déprime. Ça veut dire que je n'ai presque jamais profité de la vie et de ses plaisirs – la mort au bout qui m'attend. Je ne me suis jamais servie de mon organe plaisir mais à force, il est usé. J'ai envie de me replier comme un parapluie et de ne plus m'occuper de rien car tout me coûte et me pèse ». Elle ajoute : « Ce que je vis m'envahit tellement et m'enlève toute force vitale que je ne décide plus. […] Impression de vide absolu qui prend à la gorge ; le monde entier autour de moi est vidé de sa substantifique moelle – plus rien. Ce vide est absolu, immense, brillant et glacé comme un iceberg, dur comme la pierre, froid comme un diamant, ce vide est incontrôlable, la douleur est si vive que je ne peux qu'essayer de fuir […] » etc., etc. Elle conclut : « Voilà pour la description ».

La mort d'une mère

Ces descriptions datent de septembre 2007, mais de fait elles sont sans âge. Gladys me tient ces propos, au mot près, depuis les premières séances. Ces phrases rapportées pourraient dater

[8] *Ibid.*, p. 156.
[9] Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 387.
[10] Miller J.-A., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », *La Cause freudienne*, n° 35, Paris, Navarin/Seuil, 1997, p. 11.

de cinq ou huit ans en arrière. Après la description de son présent suit l'explication liée à son passé. Elle rapporte son monde d'aujourd'hui à la mort de sa mère, il y a trente cinq ans. C'est une causalité immédiate et définitive. Elle va mal parce qu'elle n'a pu faire le deuil de cette mort. Sa mort n'est pas « effective » comme elle dit. De sa mère, elle n'a que peu de souvenirs. Elle ne sait plus comment elle était vivante : « Je n'arrive pas à m'en faire une représentation claire, je n'arrive pas à la qualifier. Je ne connais pas ses goûts, son caractère, tout ce qui dans la vie permet de définir une personne : ma mère n'a pas de matière ». La phrase de Freud : le mélancolique sait « sans doute *qui* il a perdu mais non ce qu'il a perdu en cette personne »[11] trouve ici sa pertinence. Cependant, sa mort – son visage de morte ravagé qu'elle dessinera à plusieurs reprises – est indélébile. Elle y est massivement identifiée : « J'incarne sa mort. Je suis sa mort. Je suis son deuil. Je l'incarne car elle n'a pas existé pour moi – comme si je remplissais la mission : *ta mère est morte, c'est à toi de continuer à la faire vivre en incarnant sa mort*. De fait, je vis comme une morte, je ne m'accorde aucune place et quand je pense à ma mère, je n'ai pas fait de séparation entre elle et moi car son contour est flou. Je n'ai pas besoin de faire son deuil et je n'y arrive pas car je suis son deuil. Je suis le support de sa vie de fantôme. Je porte son souvenir à bout de bras et de lèvres tellement je suis épuisée de ne plus vivre à cause de cette histoire de démon. Je ne veux plus être morte, je veux faire son deuil et l'enterrer pour de bon ».
Mais pourquoi n'y parvient-elle pas ? C'est ce qu'elle précise finement : « Au moment où j'écris cela [enterrer ma mère], j'ai le doute de l'enterrer encore vivante. Le meilleur moyen de ne pas perdre ma mère : je l'ai faite mienne, je l'ai toujours sur moi. Je suis la morte, donc elle est toujours avec moi, elle est intégrée à moi, elle fait partie de moi. […] Avec ma mère en moi, je suis sûre de ne manquer de rien. Je suis sûre de ne pas quitter ma mère ou je suis sûre qu'elle n'est pas morte ou comme je ne sais pas ce qu'elle est devenue, je l'ai toujours en moi jusqu'à ce que la situation s'éclaircisse et que je sache si elle est vraiment morte ou non ». Sa mère est un « vide d'images ». Il n'y a, pour elle, aucun détail imaginaire attrapé sur sa vie qu'elle pourrait faire passer au symbolique de la nomination. Elle revient inlassablement au cadavre maternel sur son lit, à ce passage, d'un instant à l'autre, de la vie à la mort qui lui demeure comme énigme, à ce réel sans mot ni image : « J'ai un goût pour le sordide et le détail macabre. Ça m'intrigue et m'effraie ». Ce vide qu'est sa mère, auquel elle est identifiée, est objet délesté de *i(a),* de sa « chasuble accommodante » dit Lacan. Ce vide au cœur de la vie de Gladys est objet *a* lesté de son seul poids de jouissance. Elle en fait l'épreuve, dans son corps, sous sa forme de Φ_0 : « Je vis comme une morte car ma mère est morte ».

Celle qui a tout pris

Dans ses séances, Gladys apportera une précision chronologique. Son entrée dans la « dépression » ne suit pas immédiatement le décès de sa mère. À la mort de celle-ci, elle est accueillie par sa grand-mère maternelle. Elle y restera deux ans. Son père vient la voir régulièrement. Ces deux ans sont, pour elle, des moments de bonheur. La grand-mère, encore jeune, remplace la mère et sa vie continue. Elle fut pour Gladys « intouchable, le bien absolu, seule garantie, seule référence ». Un jour, le père revient en lui annonçant qu'elle va revivre désormais avec lui et sa nouvelle femme qu'il lui présente. Son monde aussitôt bascule et la mort de sa mère surgit intolérable. Une autre femme est présente et la dépossède : « Je ne suis pas partie de chez ma grand-mère. On m'a arrachée à elle. J'ai perdu pied [perdre pied égale entrer dans la dépression], je n'ai plus été moi-même – plus de gaîté, de joie de vivre, et surtout pour continuer à être, j'ai dû jouer avec les autres, faire bonne figure. J'ai joué à vivre, je n'ai pas pu me cacher aux yeux de ma belle-mère alors que je la détestais. Elle m'avait tout

[11] Freud S., « Deuil et mélancolie », *op. cit.*, p. 149.

pris. J'ai de la violence envers elle ». Il y a régression topique au stade du miroir. Ou bien c'est l'autre femme qui vit et Gladys, identifiée à sa mère, ne peut plus se soutenir dans l'existence ou alors c'est Gladys qui, pour ne pas disparaître, doit la détruire. Mais le père a choisi, ce sera l'autre femme en lieu et place de la mère. Gladys est réduite à jouer une vie qui n'est pas la sienne. Son agressivité, qui l'envahit si souvent, qui la fait parfois taper un peu durement ses enfants, résulte de cette tension imaginaire sans issue, du *toi ou moi*.

Gladys sera intarissable sur cette belle-mère voleuse qu'elle appelle « le cageot », soit un rebut. Elle multipliera les descriptions négatives. Alors qu'elle n'a aucun souvenir de sa mère morte, elle dépliera cent critiques précises, cent détails imaginaires, sur la nouvelle femme du père. Les traits négatifs de la belle-mère délimitent, en creux, la présence perdue de la mère. Il lui faut ce support critiqué pour que la mère rétroactivement advienne comme vide radical. Cette autre femme, sa rivale détestée, n'est pas prise dans une comparaison imaginaire comme le triangle œdipien sait la construire. Elle est, pour Gladys, la face obscène qui ne peut agalmatiser via *i(a)*, la perte de la mère, *a*. Au contraire, elle dévoile le vide radical de l'objet d'amour : « Elle ne m'a pas aimée. Je ne me suis pas construite avec elle ». À dix-huit ans, son bac en poche, elle part de chez elle. Elle a envie « de se foutre sous un train », mais y renoncera et commencera une thérapie.

Cette arrivée de l'autre femme crée le dispositif qui, à nouveau plonge Gladys dans le néant, ruinant les quelques semaines ou mois de répit obtenus grâce à la psychanalyse. Elle va bien. Une autre femme apparaît généralement à côté de son mari. Immédiatement, un scénario avec son poids de certitude s'enclenche : *il va partir avec elle*. L'autre femme lui prend tout. C'est fini. Elle a basculé dans son monde parallèle. L'autodépréciation y règne : « Je fais tout pour m'emmerder. Je me juge, me dénigre, me rejette, me fais du mal, contrarie mes sentiments, émotions. Je me saborde ». Elle donne un exemple : « J'ai la sensation d'être une morte à côté de mon mari. J'avais envie de lui dire : pars, il vaut mieux que tu ne restes pas à t'encroûter à côté de moi. Je suis déjà morte depuis longtemps, va vivre avec les enfants, apporte-leur ce que tu es ; tu leur donneras le goût de vivre que moi je n'ai pas ». À certaines occasions, en pleurs, elle livre son désespoir : son mari, ses enfants, ses amis vont s'apercevoir qu'elle est vide, qu'elle n'aime personne, qu'elle est méchante comme « un chien aux abois » et ils la quitteront définitivement. Elle écrira à l'analyste : « Ce que je dis n'a aucune valeur, n'est pas intéressant, n'avance à rien. Je suis méchante et égoïste ». Elle voudrait disparaître. Freud, dans l'article de 1915, fait justement du « trouble du sentiment de soi »[12], un trait différentiel qui distingue la mélancolie du deuil. Deuil et mélancolie sont la même chose à cette exception près. C'est parce que le moi est identifié à l'objet *a* que cette férocité qu'il exprime peut faire retour au sujet de façon si vive. Par la forclusion phallique, le sujet, via cette identification, devient le vide de la chose – *Das Ding*. C'est ce dont Gladys ne cesse de témoigner : la béance mortifère produite par le langage l'affronte, sans défense, au-dedans d'elle, au réel de la chose – « Je suis une grotte, un puit sans fond, un trou noir. Je glisse sur la réalité. Être le néant, c'est l'idéal ». Elle livre le ressort à l'œuvre : elle se mésestime pour continuer à être le support du fantôme maternel. C'est son consentement intime à la chute de l'objet dans le moi. Une conséquence clinique : le statut du *je* impliqué dans les dévalorisations de Gladys n'indexe pas le sujet de l'inconscient avec son *fading* de l'énonciation mais signe son rejet de l'inconscient. Ses autoreproches sont des énoncés brisés hors dialectique. Ils sont de fait – c'est la thèse freudienne – des « reproches contre un objet d'amour, qui se sont renversés de celui-ci sur le moi propre »[13]. Parfois, la haine de l'objet incorporé se dévoile – Gladys est en « colère » ou « très agressive », selon ses mots, contre sa mère, sa grand-mère, son mari, ses enfants. « Ils ne sont pas si gentils que cela, leur amour est intéressé. […] J'ai envie d'être méchante avec ma petite fille adorée, pas envie de la nourrir, envie de lui faire mal ».

[12] *Ibid.*, p. 147.
[13] *Ibid.*, p. 154.

La mort effective

À quoi lui servent les séances auxquelles elle se rend de façon régulière et engagée ? Elle y répond très explicitement : « J'y viens pour mes tentatives désespérées pour rendre effective la mort de ma mère. Rendre effective est-ce être passée dans les actes ? » Elle poursuit : « Rendre effective la mort de ma mère ? Je cherche le sens de cette phrase. Tuer ma mère pour de vrai avec un couteau ? Faire son meurtre ? Impossible. Ma mère est déjà morte, mais c'est comme si je cherchais encore à réaliser ce meurtre. Je me mets la pression en me disant : "il faut que tu la tues", mission impossible, ou alors l'inverse : "je dois la tuer mais je ne veux pas la tuer". Quelque chose m'y oblige. Je mets toute mon énergie à refuser ce quelque chose. Je ne veux pas la tuer ». Une autre fois, elle me dira : « Je ne sais pas si je veux rendre effectives la mort, l'absence de ma mère ou bien rendre effective la présence de ma mère. Ces deux opposés ont le même sens pour moi. Je n'arrive pas à faire la différence entre les deux ». Autrement dit, sa mère, pour elle, n'est pas prise dans le battement présence/absence, *fort/da*. Elle n'est ni refoulée ni démentie – elle est forclose. Gladys, à poser cette question, bute sur ce trou où ne résonne que la chose. Elle ne peut répondre avec la signification phallique au trou du symbolique. La fonction Φx ne peut suppléer au trou dans l'Autre, S (A barré). Le vide de l'Autre se superpose à celui du sujet. Le deuil pose cette question du manque que le sujet vivant était pour celui qui a disparu. Dans la névrose, la perte de l'objet rend possible le deuil. Mais pour Gladys, cette question lui fait retour comme réponse : celle qui a disparu – sans mot ni image – se réduit à son trou qui lui tombe dessus. Elle devient ce trou au-dedans. Gladys s'affronte au vide voire au trou dans l'Autre, non au manque borné *phalliquement.* Parce que, pour elle, l'objet n'est pas perdu, elle peut le rejoindre comme étant son être de déchet – le cadavre de sa mère auquel elle est narcissiquement confondue. Ses tentatives de faire le deuil de sa mère sont, jusqu'à présent, toujours restées vaines malgré son courage, ses efforts, sa détermination – l'hémorragie interne par où sa libido fuit est absolument maintenue.

Comment alors expliquer ses sorties du néant et son bien-être, parfois, retrouvés ? Comment s'y prend-elle ? Il y a peu, elle me dit : « Je vais mieux. Je ne sens plus le vide. C'est énorme pour moi de ne pas vivre avec un trou béant, une espèce de gouffre insondable à l'intérieur. C'est le jour et la nuit. Vive l'analyse et les mots qui vont avec ! » Que fait l'analyste ? J'interviens peu et les séances sont relativement courtes. Parfois, je bougonne : « Je ne comprends rien. Allez, avancez ». Parfois, je suis autoritaire : « Je vous interdis de frapper vos enfants ». Tantôt sec : « Arrêtez vos conneries ». Souvent très gentil : « Mais, oui, il y a une issue » et je lui parle. Ces interventions maintiennent le lien transférentiel. Elle m'a à la bonne depuis longtemps. Mais le ressort de ses sorties n'est pas là. Je rappelle que ces dernières se font d'une minute à l'autre. C'est un renversement immédiat. Voici un exemple. Elle rapporte un rêve : « Je me retrouve sur un chemin de campagne – un petit sentier qui est une pure merveille odorante ; il a toutes les odeurs du sud au printemps. C'est fabuleux de marcher sur l'herbe avec la rosée du petit matin. Ce sentier est aussi très beau avec un équilibre entre les cailloux, la végétation. J'arrive chez la mère de M. [son mari]. Il y a une grande liberté et une grande créativité dans la décoration ; cette maison foisonne de plantes, d'objets en tous genres, de curiosités qui me plaisent. C'est formidable cet endroit, ça fourmille un peu de partout ; il y a comme une plénitude au sens où il y a plein d'objets, par opposition au vide ». Notons la décoration, le paysage soit le *velum* qui se tend sur le monde où s'inscrivent beauté et liberté voulues par une mère bien vivante. Or, un dispositif semblable a assuré, il y a quelques jours, une sortie de son monde parallèle. Elle va mal, il y a le vide de la morte en elle. Elle arrive dans la chambre de son fils que son mari vient de réaménager. « J'ai ressenti la même chose que dans le rêve quand on a aménagé la chambre. D'avoir mis des étagères, ça

a rempli l’espace vide, tous ses jouets étaient exposés comme un paravent contre le vide ; une sécurité contre l’absence, la nuit, le néant ». Il y a un traitement par le voile imaginaire qui se tend sur le néant de la chose. Ça l’apaise au-dedans quand elle le voit posé, au-dehors, dans l’espace. Le paravent, fait de livres et de jouets, devient le sien.

Voilà ce qui, de temps en temps, advient pour Gladys après des mois d’horreur subjective où l’objet extime petit *a* est tombé sur son moi. Il faut des dizaines de séances non point pour qu’elle produise une solution ou un bricolage sophistiqués de suppléance mais simplement pour que la mise en place imaginaire d’un voile, ô combien léger, puisse être déplié sur le trou dans l’Autre où se spécifie sa famille. « C’est peu de choses », me direz-vous, mais sans ce peu-là, qui lui demande tant d’efforts que je recueille systématiquement, Gladys tout simplement ne serait plus vivante. Un train, une rivière, un puit, l’auraient déjà emportée. À cela, Gladys, en tant qu’analysante, a toujours dit délibérément *non* !